L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 7 JUIN 1885.

L'ART AU WORLD'S FAIR

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

LE SALON.

XXII.

UNE PETITE PRÉFACE.

La vie est faite de ces antithèses qui reviennent si fréquemment sous la plume de VICTOR HUGO que l'on retrouve à chaque page de son œuvre. Rayons et Ombres ; Fleurs des Bois et Feuilles d'Automne ; Odes triomphales et Chants du Crépuscule ; Voix intérieures et coups de clairon ; le retour d'Elbe et Waterloo ; le Sacre et Ste-Hélène ; les Tuileries et Schœnbrunn ; Victor Hugo, la clarté radieuse. Marie Hugo, la nuit de la démence ; les ivresses de l'Anniversaire du 26 février 1885 et le catafalque du 1er juin, sous la géante arcature de l'Arc-de-Triomphe ; le cadavre du grand fils prenant possession du monument où la patrie oublia si longtemps de graver le nom vaillant du père.

Que sais-je encore.

Surtout, toujours nous nous heurtons à ces contrastes, rires et pleurs, grandeur et décadence. Il faut que la terre ronde sur son axe, il faut qu'en gravitant, en valsant autour de son soleil, elle ait son jour et sa nuit.

Ces pensées me revenaient vendredi soir, pendant un Concert donné par de toutes jeunes filles, par des enfants. Je les voyais se succéder sur l'estrade, toutes luxuriantes de fraîcheur et de jeunesse, toutes joyeuses, se jetant dans la fête de la vie, avec des fanfares de gaîté au cœur et aux lèvres, de la flamme dans les yeux, et recevant avec bonheur les brassées de fleurs qu'un portait à leur mérite naissant.

Et je songeais au drame réel, sinistre, qui, quelques heures auparavant, à quelques pas de là, avait été joué, s'était dénoué entre les murs de la Prison de Paroisse. Ici, dans cette salle pimpante, la jeunesse avec toutes ses séductions, avec toutes les promesses radieuses d'une carrière qui commence, avec ses chants d'allégresse ; là-bas, des chants aussi, mais cantiques de mort s'élevant sur deux cercueils qui attendaient leurs hôtes ; là-bas, la jeunesse encore, mais celle que hantent les sombres fantômes ; deux existences qui commençaient aussi, et qui cependant avaient fini tout à l'heure, en une seule et même seconde, sous le coup de hache du bourreau.

Et ces visions si diverses passaient devant mes yeux, devant mon esprit ; et je me rappelais les vibrants et chauds plaidoyers contre la peine de mort—question difficile à résoudre—de celui qui depuis six jours repose sous la coupole du Panthéon.

Si bien que je voulus, en quittant la salle de concert, revoir l'horrible prison si complètement négligée ; où les malheureux qu'on y entasse, sédiment parfois que la préface du châtiment est plus redoutable que le châtiment lui-même.

Il faisait pleine nuit, mais nuit sereine mémorable ; les abords de l'entre d'un échappent je ne sais quels effluves d'impatience, vous violentant les nez, vous prenant à la gorge, étaient vides, muets. Plus un seul être de cette foule agitive, ivre des sensations entrées, des spectacles hideux, dégoutants. Silence, solitude partout. Il y avait quelque chose d'impressionnant, d'aigide, dans l'aspect de ces murs qui avaient été témoins du double supplice du matin—Foster Chase, Bluky Bob. Comme une sensation de frisson me venait en contemplant ces lucarnes qui, privées de toute lumière à l'intérieur, semblaient des orbites sans regard.

En fixant ses yeux sur ces cavités, un superstitieux aurait peut-être fini par y découvrir deux apparitions ; celles des suppliciés du matin, revenant, enveloppés de linceuls blancs, à la recherche de l'anonyme au domino noir, leur exécuteur, anxieux de le dénoncer, de le saisir dans leurs mains glacées, de le mettre au pilori et de crier à tous : « voilà ! »

Oui, la pensée de ce personnage m'obsède ce soir là, et malgré moi je me sais dit et je pense encore qu'une odieuse comédie vient toujours se mêler au drame de la Justice, dans les exécutions telles qu'on les tolère à la Nouvelle-Orléans.

En vérité il est temps que cesse cette monstruosité pasquinade. Si l'on représente parfois la Justice avec un bandeau sur les yeux, ce n'est point qu'elle ait honte de regarder en face les foules dont elle est la souveraine ; c'est afin de rappeler qu'elle ne voit pas les individus sur lesquels il lui faut prononcer ; que pour tous elle a une seule et même balance.

Mais la Justice marche, tête haute, parce qu'elle est comme une émanation de Dieu ; parce que ses arrêts lui sont dictés par la raison, par le droit. Or il importe que ses serviteurs, à quelque degré qu'ils soient, se montrent à tous, à ciel ouvert, à visage découvert. Le justicier se fait odieux à se cacher. La loi ne se dérobe point.

Jadis, alors pourtant que les fonctions de l'exécuteur des hautes œuvres étaient quelquefois payées en Espagne, un bourreau s'y fit sauter la main droite, afin de n'être point contraint à une exécution.

Les choses ont tristement changé depuis ; notre époque n'a plus de ces élans. On n'assure même que chaque fois qu'un ordre d'exécution arrive au Shérif, il reçoit vite de nombreuses demandes, les aspirants—bourreaux multiplient leurs lettres. Ce qu'on appelle un *job*, en anglais. A cinquante piastres par cou, me dit-on ; c'est le détail ; mais un rabais, sans doute, quand la chose se fait en gros, comme vendredi.

Soit ; puisqu'il faut, en définitive, qu'il soit obéi à la loi. Mais je prétends qu'on se rit d'elle, qu'on la souffette, en permettant qu'un entrepreneur d'exécution se présente sur le théâtrical sous un domino noir, soigneusement encapuchonné, masqué, calfeutré. Cela est contre toute morale ; *c'est de la mascarade* impie, barbare. Qui barbare, je maintiens le mot. Soyez certain que l'apparition de cet homme sinistre, mystérieux, tout vêtu de noir, doit ajouter encore aux terreurs du condamné ; c'est là un appareil, vous ne pouvez le nier, qui ne peut qu'impressionner cruellement les natures qui ne sont point d'une trempe exceptionnelle.

J'avais je ne sais pris à penser que quelqu'un des spectateurs s'élancerait, un jour ou l'autre, sur la plate-forme et arracherait son masque à ce bourreau, qui n'a pas le courage de son acte—parfaitement légal en fait ; à ce détestable et cupide histrion qui, pour la considération de quelques piastres, vient carnavaliser ainsi, devant la mort. Et quelle mort ! N'est-elle donc pas assez redoutable déjà, faut-il encore l'aggraver de cette ignoble mise en scène ! Faut-il souffrir qu'on batte monnaie sur le gibet ?

Qui sait ! un jour peut-être un nouvelleras Pepinade de l'*ingt ans après*. Comme les mousquetaires d'Alexandre Dumas, des hommes, justement dégoûtés, se mettront en tête de découvrir, de suivre, de traquer ce pendeur, virtuose de la corde lustrée, et finiront par faire connaître au public le nom de ce sinistre industriel travesti, de ce nouveau produit de la civilisation.

Je n'ai pas une idée assez élevée de notre espèce pour supposer que, même à visage découvert, ce pourvoyeur de la mort ne soit pas facile à trouver. Peu importe d'ailleurs ; toutes les fonctions publiques ont leurs bénéfices et leurs charges ; si cet intermédiaire venait à manquer, eh bien ! que le shérif on l'un de ses aides pende. Qu'y aurait il donc là d'anormal ?

Je ne sais pas d'une façon précise ce qu'est la législation en cette matière ; mais assurément si j'avais l'honneur d'être gouverneur de la Louisiane et que j'eusse le pouvoir de pareille interdiction, je défendrais à tout shérif, au nom de la morale, au nom de l'humanité, au nom de la majesté du tombeau, de recourir, pour une exécution capitale, à ce monstrueux compares en domino noir. Pouah !

Quels motifs désolants, déchirants, mais quels motifs puissants d'effet, offrait, ces jours derniers, la Prison de Paroisse, à un peintre de talent ! Grand dommage qu'il ne s'en soit pas trouvé un ici pour s'emparer de ces drames réels, pour les jeter sur la toile. Et d'abord, ces trois hommes se préparant au gibet ; allant à Dieu, la main dans la main ; puis l'un d'eux apprenant la commutation de sa peine presqu'à la dernière heure ; sa joie capiteuse arrivant à un paroxysme qui reproduisait les effets mêmes de l'ivresse.

Et puis, l'espérance entrant dans l'âme des deux autres condamnés, ses compagnons. Cette porte qui tourne sur ses gonds, va peut-être donner passage à un officier public, à un ami, qui leur apprendra que leur vie est sauvée. Et cette dernière nuit passée en prières dans la Chapelle de la prison ; cette marche funèbre à travers les galeries qui aboutissent à l'échafaud ; cette apparition démoniaque du domino ; le mutisme absolu de ces deux tout jeunes hommes qui voient périr ; tandis qu'au dehors, au milieu de cette foule qui n'éprouve qu'un sentiment, celui de la curiosité, un homme s'enfonce les doigts dans la poitrine, regarde fixément la prison silencieuse, fermée, comme si son œil pouvait en percer les murailles ; comme si sa volonté pouvait lui arracher un renseignement sur ce qui s'y passe. Il pleure, des sanglots déchirants lui viennent, et devant cette douleur immense que rien ne peut calmer, on s'interroge et une voix répond enfin : Laissez le pleurer : c'est le père de l'un des suppliciés, c'est le père de Foster Chase....

Et tout à l'heure un corbillard bien humble viendra, portant deux cercueils, et le malheureux père ne saura même pas quel est celui qui emporte ainsi le cadavre de son enfant à la fosse commune. Car il est pauvre, il vit malaisément de son rude travail de toutes les heures, et il n'a pu se procurer l'argent nécessaire aux funérailles de son fils. On prête peu au manœuvre indigent, et surtout quand celui-là est le père d'un supplicié. La société a de ces raffinements de cruauté.

Voilà les tableaux, ô peintres, voilà les pensées qui, pendant cette soirée de vendredi dernier, ont occupé, absorbé mon esprit. Je n'ai pu me défendre de les redire. Durant ma station en face de cette Prison de l'aroisse, toutes ces images ont défilé devant moi. J'aurais voulu avoir la puissance et le tragique de la brosse d'un Eugène Delacroix pour les fixer toutes sur la toile. Quelles réalités poignantes ; quelles pages à interpréter pour un artiste vrai !

Mais quittons ces douleurs et ces croix.

—Le bruit m'arrive que le Jury de peinture doit revenir à sa liste de récompenses, l'étudier de nouveau, afin d'en combler les vides tout au moins. J'ai l'espoir que cette rumeur est fondée. Nul n'est infaillible, surtout en matière d'art, et le Jury du *World's Fair*—dans lequel, très à tort, on n'a fait figurer aucun artiste—devait, dans le cours ordinaire des choses, commettre des erreurs très excusables.

Et qui donc n'en commet point ? On écrirait des volumes si l'on voulait mettre sous les yeux du public toutes celles qui sont au compte des jurys de Paris, par exemple, le centre artistique cependant. Non seulement les récompenses se sont très fréquemment trompées de porte, mais encore et tout aussi fréquemment, des toiles, d'une grande portée, ont été repoussées ; elles ont dû être exposées par leurs auteurs eux-mêmes.

Si bien qu'il n'est ouvert maintes fois, au plein Paris, un *Musée des Refusés*, qui a passionné la foule ; artistes et amateurs, *ut sic* est née la réputation d'hommes devenus des maîtres depuis. On s'honore au conseil tant ceux en qui on peut avoir quel que confiance ; on s'honore, par dessus tout, en reconnaissant qu'on a fait fausse route. Encore un coup, les infaillibles ne sont pas de ce monde.

Ce juste retour sur une méthode hâtive aurait une puissante influence sur les envois au *World's Fair* 1885-1886. Nous leur devrions certainement un Salon plus important, une collection plus complète pour cette Galerie de l'Art qui, on ne saurait le dier, n'a pas été la partie la plus brillante de notre Exposition.

—A propos du Jury des Récompenses, je vous dirais, l'autre jour, qu'il avait décerné une médaille de première classe à Mlle Marie Colvis, lointaine, pour les Emaux qu'elle a exposés au Pavillon des frères Kaffel. Distinction complètement méritée par les cinq envois de la jeune artiste.

J'ai revu de près l'un de ces-là : *Le lit de l'hôtel*, d'après Leonard de Vinci. En effet, Mlle Marie Colvis a bien voulu me faire admettre ce travail très fin, très senti, tout artistique en me priant de le garder comme souvenir du *World's Fair* et de la belle victoire qu'a remportée son talent. Souvenir précieux, qui sera conservé précieusement aussi, et pour lequel je lui adresse mes chaleureux remerciements.

Cela dit, poursuivons l'examen du *Art Hall*. Je vous l'ai promis aussi complet que je le puis écrire ; je serai fidèle à ma promesse.

Neanmoins et quoique j'y aie bien tâché, il me sera impossible de le clore aujourd'hui. Comme la grande, magnifique exposition restera donc forcément ouverte après la date de sa fermeture. Mais vous vous inquiétez pas outre-mesure ; je ne m'attarderai pas longtemps, chez lecteur ; un ou deux numéros de plus et je vous ferai grâce de ces Etudes.

—Voici un tableau dont lequel on s'est souvent arrêté. J'essaie parfois au sauvage les mouvements, les impressions de la foule, et j'ai remarqué que ces stations étaient souvent longues. La toile paraissant captiver et ceux qui sont familiers avec les galeries de peinture, avec les grandes œuvres, et ceux même qui n'ont mes préjugés en la matière.

Je parle ici de la toile No. 190, *La Lyre*, par M. Charles Soubre, de Liége. Et cependant elle est certainement loin, fort loin d'être un chef-d'œuvre. Or savez-vous pourquoi cette sorte d'attraction générale qu'elle exerce ? C'est que si le peintre n'est arrivé à la perfection, si dans la couleur, si dans la ligne, il a senti, il a—pour ainsi dire—vécu l'épisode peint sur son chevalet. Il y a là de l'émotion ; la sensation voulue par l'artiste est obtenue ; son public est touché. Qui produit cette impression, a conquis.

Et d'abord, je remarque un contraste qui est peut-être l'effet du hasard, mais qui, peut-être aussi, est voulu. Ce contraste se pose entre le paysage et le personnage principal du tableau : La Veuve. Ce paysage, au terrain bien détaillé, est en fête, riant. C'est une nature en plein éclat, étalant riche palette. Ramures et gazons touffus, verts ; arbres en fleurs à vif coloris. Végétation luxuriante ; le soleil y darde partout, en un mot. Sous ce ciel d'azur, au milieu de ces paysages pimpants, la veuve, la jeune mère, en habits de deuil. Vous la trouvez à votre droite.

Assise sur un tertre, appuyée contre un arbre, elle se sourine point de cette nature qui s'éveille et se pare autour d'elle. C'est un autre spectacle qu'elle suit, d'un regard attendri, mouillé. Elle contemple deux de ses enfants, en deuil aussi ; ici un petit garçon, gentil, rosé ; là, une fillette, une main sur l'épaule de son frère qui présente une branche de fleurs à une chèvre, que même en laisse une jeune paysanne debout. La tête des deux enfants que l'on voit presque de dos, est à peine ébauchée. Celle de la jeune paysanne, debout, de face, est bien nature ; visage jeune, mais hâlé.

On ne peut dire que le visage de la mère soit de grande beauté ; non. Mais il est sympathique. Sur tous ces traits se répand une ombre de mélancolie douce. C'est de la douleur toujours, sans doute, mais de la douleur s'atténuant au spectacle des suaves scènes de l'intérieur, des caresses de la famille. Il y a du souvenir, un regret, un appel dans ces yeux ; il y a aussi des consolations, des espérances. Ils voient les apaisements, et aussi et surtout les joies, les bonheurs de ces deux enfants qu'a laissés l'être aimé.

Qu'ai-je dit, deux ? Ils sont bien trois. Oui, voici là, derrière l'arbre auquel s'adosse la veuve, sur le gazon, voici le bonne, tenant un poupon dont les chairs s'enlèvent vivement sur la robe noire de celle-ci. Le nourrisson dort ; la bonne, jolie tête aussi, regarde le petit être, l'œil plein d'affection.

Je cet ensemble il vous reste une émotion, une sensation aimé que je l'ai noté plus haut, et c'est pourquoi il a obtenu tant de vogue. Grande chance de réussite toujours pour tout ce qui parle au cœur.

—Voici un rieu, mais un sujet parlant ; et la encore on stationne, on regarde attivement et on ne regrette pas les minutes données à cet examen. C'est que le thème plaît par sa simplicité, par sa naïveté mêmes. Rien de compliqué effectivement dans cette composition, cette fantaisie de M. S. B. Waugh, de Philadelphie : *The little mischief*, No 89.

Un intérieur des plus modestes et un seul personnage. Celui-là est une toute petite fille, debout, pieds nus, coiffée d'un très rustique chapeau de paille.

Une poupée repose sur son bras gauche qui s'appuie à une table. Quant aux autres joujoux, elle est dans un de ses moments de lassitude, de *serrage*, à leur endroit ; ils gisent à terre, pêle-mêle. Et même la pauvre poupée a été assez durement traitée, car elle est amputée d'une jambe, et cette petite chariot ne sait guère glisser. Le trop batifoler par monts et par vaux, il a perdu une roue, il est désemparé.

Un caprice, mais rendu avec de la légèreté de touche, de l'esprit.

Little mischief est de ces toiles qui égaient un salon et auxquelles on revient souvent avec plaisir, comme à un enfant gâté qui amuse.

—Toile banale, quoique l'on y rencontre quelques qualités de dessin et de couleur. Mais voilà ! au contraire de celle dont nous nous occupions tout à l'heure : *La revue*, celle-ci n'impressionne point ; vous demeurez froid. Et cependant il s'agit ici d'une des plus poétiques créations de l'homme ; d'une des plus ravissantes figures de ce peintre inimitable, Shakspeare. En effet, ce numéro 308 porte ce titre : *Ophélie*, et le nom de M. J. Wells Champney, de New York.

C'est bien là un sujet de nature à inspirer un artiste, à rallumer même des cendres presqu'éteintes. Rien ici pourtant ; pas la moindre étincelle ; cela est sombre, froid, sec, venin. Moins encore, cela est insignifiant. Beaucoup de travail pour rien ; beaucoup, dis-je, car si cette peinture n'arrive pas au but, elle est soignée cependant.

Cette tête qui manque absolument de rêverie, de type, est désagréablement petite. Cette Ophélie là, devenant folle d'amour et se laissant entraîner par le fleuve, serait tout à fait invraisemble. Donnez à cette toile tout autre nom de jeune fille ou de jeune femme, elle n'y perdra rien.

La Renommée (180) de M. Robert Burns Wilson. Si vous avez vu cela, et surtout si vous avez compris ce personnage en pierre, cette toile prétentieuse, veuillez me fixer un rendez-vous et m'y porter une explication. Je vous remercierai de la façon la plus sentie, et vous proclamerai, ici et partout, de première force en logographe.

—*La Portiosera* (198)—*La Mendiante*, tel est le sujet traité par M. A. Molinary, de la Nouvelle-Orléans. A regarder ce tableau de chevalet, je me prends parfois à penser qu'il y a là deux mains. Certaines parties assez réussies à côté d'autres tout à fait manquées ; ici du modelé, là des plans anguleux, mal fondus, des duretés ; comme des arêtes. La Mendiante, *La Pordiosera*, si vous le préférez, est une jeune femme, teint chaud, tête encadrée de che eux noirs, coupés courts en avant et retombant en nappe sur le front ; *"à la chien"*, comme on dit dans l'étrange argot d'aujourd'hui ; un type espagnol.

La partie supérieure de ce visage est ce que M. Molinary a le mieux réussi ; ce sommet est assez bien fini comme totalité, comme lignes même ; mais le regard est trop froid, trop muet pour ces tons chands. Les chairs de la figure, celle de la joue gauche particulièrement, sont d'un rouge outré à certains plans ; cette couleur diminuant trop soulignée rompt l'harmonie. Encore un coup, on dirait que deux mains ont travaillé à cette tête, sympathique en somme.

Après l'orage, sur les côtes du Devonshire, Angleterre (312), tel est le titre que porte le seul tableau qu'ait exposé M. E. Addison Richards, de New York. Il y a du mérite dans cette toile d'assez grande dimension. Une marine. Nul personnage ; pas d'épisode. Un rocher en la mer, c'est tout. Les vagues se heurtent, se déchirent à des brisants. Cette course, ce choc des lames sont exprimés avec une certaine vérité de couleur, de mouvement. De l'agitation aussi dans les nuages qui chargent le ciel.

Marie (364)—*Portrait de femme*, par M. Emily Sartain, de Philadelphie. Jolies colorations, œil vivant, parlant ; de l'harmonie, de la distinction.

—Un des paysages de M. George Inness ; car il en a exposé plusieurs, a pour titre : *Le Matin* (359). De la fraîcheur, du goût, de la poésie dans cette composition.

C'est une scène des plus simples, la nature dans ce qu'elle nous montre tous les jours, mais qui ne fatigue jamais l'œil par ce spectacle se diversifiant sans cesse.

Il y a là des terrains, des arbres, une colline et le ciel. Mais tout cela est posé, rendu de la façon la plus harmonieuse. C'est recueilli, mélancolique, comme un paysage de Ruisdael. C'est bien le matin, son calme, sa sérénité, ses charmes caressantes, ses lines fleches de lumière.

L'air de Jane à Nahant, annonce le livret. A Nahant, je le veux bien, et n'y joue contredire, dire, n'y ai jamais allé. Et cette eau, livret, est ce aussi celle de Nahant ? Le fait est que je ne vois jamais nulle part eau et lune semblables à celles-ci. Ce qui prouve la vérité du vieil adage : Les voyages forment. Si jamais ma bonne étoile me conduit à Nahant, je vérifierai le double fait que je viens de dire et qui me tient perplexe.

Cette petite toile porte le No. 328 et la signature de M. Wesley Webber, de Boston.

Le Fumeur (360), de Mr W. M. Chase, de New York, a assurément de la valeur artistique. Le personnage est très correctement posé et peint dans une tonalité vraie.

M. Thos. P. Anshutz, peintre qui s'est conquis un nom à Philadelphie, s'est fait représenter au Salon par un tout petit tableau de chevalet (323) qu'il a intitulé *The coaxing*.

Un intérieur et deux personnages : une femme, un homme. Celui-ci assez laid d'ailleurs, est debout, et devant lui se place une jeune femme assise. Aucun d'eux n'appartient au vieux grand monde ; le costume, le type de l'un le classent et les rangent quelque peu dans l'ouvrier. Mais n'importe ; si l'amour est de toutes les saisons, aussi que la chanson fredon antédiluvien, il se retrouve aussi à toutes degrés de l'échelle humaine. Heureusement !

Dans cette histoire est là, et il comprises parait-il, mais complètement, a distance respectueuse. Quant à la manière, elle ne paraît nullement volcanique par son beau.

Du reste, l'artiste n'a point en pour objectif de peindre une scène de *Bataillon*.

Evidemment son but principal, son but unique plutôt, a été de produire un effet de lumière, bien connu, d'ailleurs, et chemineur est dans la pièce où il nous introduit, mais elle est habile, à la cantonade, en style de théâtre. Elle se révèle néanmoins par le reflet qui vient piquer en partie le visage du galant. Cette projection du foyer met en plus vive clarté les yeux, les allume, tandis que le reste du corps demeure dans l'ombre.

L'effet n'est pas sans attirer le regard ; pourtant il me paraît qu'il n'est pas d'une justesse entière. Cette pointe de lumière porte trop rigidement sur un vers et même point. Ce jet de clarté assez intense devrait avoir pour second effet conséquent, un rayonnement, affaiblissant toute, mais se versant sur certains points de la tête. L'ombre pleine fait une opposition trop immédiate, trop imparfaitement graduée, à cette partie si vigoureusement éclairée.

Les gradation est mieux observée sur le visage de la fermière. La faute est rendue plus manifeste par ce fait que la lumière partie de l'être invisible, court sur les dalles de la pièce, les frôle.

La mort d'Achas (393) est une toile signée de M. Antonio Rercerra, artiste mexicain. Le corps du roi est étendu sur le sol, la tête rejetée à gauche. Tous les efforts du peintre se sont portés sur cette tête ; et il y a là en effet une expression de douleur d'un rendu qui n'est pas sans produire de l'impression.

A part cet effet, je ne trouve guère de qualités à relever dans cette composition, sauf quelques tons de chair assez justement touchées. La vérité anatomique est absente ; c'est d'elle que le peintre aurait dû chercher plutôt que de chercher à faire trop le bâché, trop lisse. La poitrine est démesurément gonflée, sans lignes ; le raccourci du bras droit manqué ; le paysage confus ; le ciel opaque, pesant.

Au 116, un *Moïse*, de M. Santiago Rebull. Pas d'expression, pas de regard dans la tête du grand législateur ; lui qui voyait et lisait bien cependant.

Le 405 est encore un *Moïse*, de M. Joaquin Ramirez, celui-là. Tête d'un caractère qui a de la grandeur. Elle me rappelle celle de mon vieil ami Curto.

L'oublié (521) est une des compositions qui méritent d'être citées au Salon. Son auteur, M. E. Slingeuyer, belge, figure-t-il parmi les médaillés ? La liste ne m'en est pas assez présente à la mémoire pour que je puisse répondre à la question. Ce que j'affirme, c'est que ce tableau mérite pareille distinction. J'y trouve de l'idée, de la poésie et du fini. C'est encore là une de ces toiles qui arrivent à l'effet sans grande recherche, qui éveillent une émotion.

L'oublié est un chien abandonné, seul, sur la grève, triste, une. Dans les brumes de la mer, au loin déjà, on découvre une barque qui cingle, voiles gonflées. Un peu vague ce fond d'un gris foncé. Le regard de la pauvre bête délaissée semble suivre l'embarcation ; on dirait qu'elle jette une plainte, un reproche au maître qui s'en va ainsi sans lui. L'épisode est touchant ; le chien, avec sa robe de poils ébouriffés, est remarquablement dessiné, peint.

Le tableau *Vue près de Dinant* (533) est un frais et attirant paysage, de M. J. Van Luppen, peintre auversois. Un terrain montant, d'un joli coloris, bien en relief et en lumière. Au bas du talus, un étang, à fine transparence, où se reflètent des vaches avec beaucoup d'allure et une variété pleine d'art. Au sommet de la petite montée, herbes et terrain soigneusement détaillés ; un peu plus loin, un semis de maisonnettes, le village, et tout autour, la montagne qui ferme la toile.

Au premier plan, sur le bord de l'étang le plus rappuyché, des joncs, des fleurs, des plantes marécageuses. Cette bordure est aussi de bonne facture. Etude artistique de la nature ; talent de perspecteur, finesse de touche.

Surveillance conjugale, voilà le titre du petit tableau (532) de M. C. Cap, d'Anvers.

Un atelier de peintre ; l'artiste est bien à son chevalet, pinceau en main ; cependant de nombreux lui—une femme bien entendu—ne pose guère. La belle est près du fauteuil du jeune maître, mais tout près, tout près ; un peu plus que la distance qu'il y a de la coupe aux lèvres.

Pendant ce léger entr'acte, la femme de l'artiste—un peu mûre la voisine pour ce mari-là—se montre derrière un paravent. Sa confiance est limitée ; elle soupçonne sans doute que son traître de mari—ils sont donc tous les mêmes !—se prendrait plus la guitare que je vois là dans l'atelier, pour lui redonner les sérénades d'autan.

L'orage gronde derrière ce paravent, tandis que le temps est si beau devant.

Dans ce petit tableau de genre les accessoires sont mieux réunis que les personnages. Les visages de ceux-ci sont correctement peints, mais l'esprit en est absent. Ils ne disent rien.

Chez l'armurier (548) ; c'est l'œuvre de M. E. Van Hove, de Bruges. Deux personnages ; assurément le bourgeois, l'armurier vaut mieux, comme peinture, que le gentilhomme qui se choisit une épée. Ce dernier est d'un type fade. L'armurier, lui, est très nettement posé ; il a du relief, du cachet.

Il se présente de profil, et en quelques lignes franches la juste expression du bonhomme est indiquée avec précision. Un bon raccourci du bras. Seulement ici les époques se confondent. Le gentilhomme est apprêté à la mode du 16ème siècle et l'armurier a le costume du dix-neuvième.

Le Coin du feu (552) de M. E. Slingeuyer aussi : Une cuisine. Le frioct menace d'y brûler, car la cuisinière est là, qui dort, assise sur les briques du foyer. Tête fine, bien ombrée, cheveux roux, noyeux, dont le chignon a pour enveloppe une cornette très coquettement jolée.

Gentil morceau.

—Les deux Concerts de l'Orchestre Mexicain—vendredi et samedi—avaient attiré une telle foule que les artistes de M. Payen se sont décidés à en donner deux autres aujourd'hui—leurs adieux définitifs.

L'un aura lieu de deux heures et demie à quatre ; l'autre, de 7 à 10 heures du soir, en plein air, sous les chênes de l'Exposition.

M. José Escudero y Espronceda, peintre mexicain d'un très grand renom, adresse à l'*Abeille* une lettre dans laquelle il donne des détails sur un portrait en pied de VICTOR HUGO, que l'artiste vient d'achever et qui déjà nous avait été annoncé par une dépêche télégraphique. M. José Escudero y Espronceda estime que cette œuvre qu'il a peinte avec respect, avec amour, avec enthousiasme, est l'une de ses meilleures. Il y a mis tout son talent, tout son cœur.

Je reparlerai de cette toile que l'artiste voulait faire créer à la colonie française de la Nouvelle-Orléans, et qui, paraît-il, est un portrait d'une exécution hors ligne et d'une ressemblance impressionnante.

L. PLAUDE CANONGE.

L'ORCHESTRE MEXICAIN.— L'Orchestre, si brillamment dirigé par M. Payen et qui n'a plus que quelques jours à passer parmi nous avant son départ pour St Louis, donne aujourd'hui deux Concerts à l'Exposition, en plein air. Le premier, de 2 heures et demie à 4 ; le second, de sept à dix.

Ce sont là, SANS DOUTE, les deux dernières occasions offertes au public d'entendre ces artistes de talent et de cœur, envers lesquels notre population ne pourra jamais s'acquitter.

Que ces bénéfices d'adieu l'appellent donc entière aujourd'hui à l'Exposition.

—C'est demain lundi que se donne, au Louisiana Jockey Club, le Concert-Promenade offert à l'honorable Eduardo E. Zarate, Commissaire-général du Mexique.

C'est à l'Orchestre Mexicain qu'est confiée l'exécution du délicieux programme cette soirée. Cette réunion promet toutes les sympathies.

Le Concert aura lieu de 6 heures à 10.

—La Colonie Italienne qui compte ici bien des hommes distingués, célèbre aujourd'hui la fête nationale de l'Italie : *Festa della Unione*.

A cette occasion, la Société Garibaldi de l'Union Italienne donnera au Parc Oakland son premier grand Pique-Nique. Il sera brillant sous tous les rapports ; on y entendra des orateurs aimés, chez lesquels l'enthousiasme prête toujours son aide puissante au talent.

Prix du billet, 50 cents. Entrée libre pour les dames et les enfants.

Nous remercions M. Louis Grunewald qui nous envoie deux morceaux de musique : *Poème de amor—Parole d'amour*, valsé dédiée par M. Edouard Dupin au capitaine Emmanuel Pavent ; et *12 marche de M. W. J. Francis*, dédiée à M. J. W. H. Eckert.

Nous avons déjà parlé de ces deux compositions ; le meilleur éloge que nous puissions ajouter, c'est que la première en est épuisée. C'est la seconde que nous recevons de M. Grunewald.

THÉATRE FRANÇAIS.— Le vaudeville *Mlle Partington* sera joué aujourd'hui à midi et à 8 heures du soir. On sait que dans cette amusante charge pirate toute la troupe Coquelin, la meilleure peut-être qu'ait encore engagée M. Paravis.

PRIX : 25 cents, 10 cents.

—Nous apprenons qu'un Concert est offert par un grand nombre de dames à M. Emile Crusel, un amateur dont la belle voix de baryton a souvent été applaudie.

Dès que le programme en aura été arrêté, nous informerons de cette soirée intéressante à tous les titres, qui aura lieu à l'Opéra, le vendredi 12 juin.

Les billets seu placent déjà très rapidement.

CAFÉ DE LA RENAISSANCE LOUISIANAISE.—Nous appelons l'attention sur une annonce du Café de la Renaissance Louisianaise, l'un des établissements les mieux tenus et les plus populaires de la Nouvelle-Orléans.

Le Phœnix Steam Fire Co. No 9 organise pour le dimanche 28 juin, un Grand, Pique-Nique qui aura lieu au Jardin Magnolia.

Le Comité d'organisation a pour membres MM. L. Knop, président, J. Roberts, secrétaire, G. Goertz, J. Jacobs, H. Cain, P. Garcia.

Prix du billet, 50 cents ; entrée libre pour les dames. Chacune de celles-ci recevra, en entrant, un billet de loterie d'une bague montée de diamants.

LA FÊTE DE L'ASSOCIATION DES JARDINIERS.—De grands préparatifs ont été faits pour que rien ne manque à la célébration du Gardeners' Mutual Protective Association. Elle aura lieu, on le sait, aujourd'hui même, au Fair Grounds. Il y aura banquet, concert-promenade et bal.

Le banquet sera servi à midi.

Liste des passagers arrivés à New-York par le "St-Laurent."

M. de St Blanquat, M Van Schaick M Giraud Mme Giraud et enfant Mlle Cécile Giraud, M Paul Giraud, M le vicomte de Thury, M L de Thury, M Korner, Mme Franklin, Mlles Franklin, Mme J H Glover, Mlle Osborne, M Emory J Lipps, Mme Th. Reinhold, Mme Louise Dalche, M Rasori Ricardi, Mme Ricardi, Mme Mathilde Olivier, M Daniel La Pointe, M Paul Feuilleroy, M T L Longaere, M J B Guerin, M J Picard, M P J Le Gros, M F de Forcade, M G Tatour, M Jules Parent, M Pedo, M P D Orvis, Mme Orvis, M Machevet, M William Wood, Mme Wood et enfant, Mme Wood mère, M Stosser, et 167 passagers de 3e classe.

La farine de maïs sert de base à la nourriture des populations du Piémont, de l'Est et du Midi de la France.

En Italie on s'en sert pour préparer le mets national, la polenta.

Dans la Franche-Comté on en fait des gaudes, et dans le Midi la millasse.

Tous ces mets sont composés d'une pâte de farine de maïs accompagnée de fromage, de truffes, de vanille, de citron, selon le pays.

L'usage exclusif du maïs peut être nuisible à la santé et cause la pellagre, cruelle maladie qui sévit endémique dans certaines provinces d'Italie.

Deux bohèmes cheminent le long de la rue des Martyrs par la pluie battante.

—Crois-tu ? dit l'un, mes bottines prennent l'eau.... Comment faire ?

—Montaigne répondrait : *Que sais-je ?*

—Je ne te demande pas ce que répondrait Montaigne, mais bien de me dire pourquoi des semelles toutes neuves absorbent l'eau comme des éponges.

—Pascal a déjà répondu à cette question : "Le *cœur* a des raisons que la raison ne connaît pas."

Ou canard après dîner :

—Les voyages instruisent toujours un homme intelligent et observateur, disait quelqu'un.

—Rien de plus vrai ! fit Calino. Tenez ! la preuve.... J'ai été en Italie dernièrement ; j'y ai vu la fameuse tour de Pise.... vous savez ? Par les gravures et tout ce que l'on rapporte, tout le monde est persuadé qu'elle est penchée. Eh bien ! pas du tout. Elle est parfaitement droite. C'est le terrain de toute la contrée qui est en pente, ce qui produit cette illusion accréditée depuis des siècles !

Sans mon voyage, continuait Calino, j'ignorerais encore cette circonstance.

La météorologie populaire, en se basant sur des observations multipliées, fournit des indications souvent aussi sérieuses que celles des meilleurs baromètres.

Une simple sangsue peut remplacer la petite grenouille verte, dont la gymnastique est bien connue.

Si le jour doit être beau, la sangue reste immobile au fond de la fiole, où elle se roule en spirale.

S'il doit pleuvoir, elle s'élève à la partie supérieure de l'eau et et s'y maintient tant que la pluie dure.

En cas de grand orage, elle sort de l'eau et, cramponnée au haut du verre, semble éprouver un malaise qui se trahit par des mouvements convulsifs.

Les personnes nerveuses sont plus que toutes autres sujettes aux insomnies. Pour obtenir un peu de sommeil, elles ont recours aux narcotiques, qui finissent toujours par avoir une influence fâcheuse sur la santé.

Nous pouvons leur recommander une méthode très simple qui leur procurera infailliblement le repos qu'elles cherchent vainement par d'autres moyens : c'est de se frictionner pendant quelques instants, avant de se coucher, soit avec un morceau de laine, soit de préférence avec une brosse à frictions.

L'association contre l'abus du tabac—au début elle était : contre l'usage—a décerné ses prix annuels. Anti-fumeurs et anti-priseurs ont été couronnés comme à l'ordinaire.

Réponse du fait brutal : les recettes de la Régie augmenteront en 1885, comme elles augmentèrent en 1884, en 1883, en 1882...

Et ainsi de suite, en remontant le cours des budgets.

Les adversaires du tabac se consolent en disant :

—Si nous ne redoublons pas d'efforts, les progrès seraient bien autrement redoutables.

Satisfaction tant soit peu platonique.

Un irrédule de mes amis riporte aux ennemis hygiénistes de la cigarette et du cigare par cette constatation :

—Sur cent médecins, il y en a quatre-vingts qui fument.

Coup droit.

Ceux qu'il atteint peuvent se rabattre sur cette pensée d'un philosophe :

—Il en est des habitudes comme des femmes. C'est souvent aux plus mauvaises qu'on s'attache le plus.

Après quoi il leur restera encore à réfuter ce fait :

Depuis l'importation du tabac, la moyenne de la vie humaine a cru considérablement.

Contre ce dernier argument, on n'a encore trouvé que le vieux mot de Calino délatéraut contre le tabac.

—Vous me citez votre grand-père, qui a toujours fumé et qui a quatre-vingt ans. Sans la p